

SÂR DUBNOTAL CONTRE DRACULA

par Sam Shook

Rio de Janeiro, 1929

Pas moyen de se mettre à courir. Son esprit hurlait, suppliait ses jambes de filer comme le vent, mais il en était incapable, et il le savait. Cela ne ferait que précipiter sa mort. Une présence sombre l'entourait de toute part alors qu'ils le filaient. *Ils* le filaient. Il ignorait pourquoi, mais tout ce que Sâr Dubnotal savait, c'était que pour une des rares fois de sa longue existence, il avait peur.

Lui dont la route avait croisé des monstres, des démons et des Grands Anciens se sentait presque impuissant. Cela faisait maintenant deux semaines qu'ils étaient à ses trousses. Précisément depuis qu'il avait découvert ce rubis d'Opar... Il y avait forcément un rapport. Mais alors, pourquoi ne l'avaient-ils pas encore attaqué ? C'est vrai, peut-être avaient-ils peur de lui. Après tout, il était le Grand Psychagogue. Mais alors, pourquoi ne tentaient-ils pas de le lui dérober la gemme ?

Ça n'avait pas d'importance. Tout ce qu'il savait, c'est qu'on le filait dans des rues bondées et que ses poursuivants pouvaient le submerger sous leur nombre, si toutefois il pouvait sentir combien *ils* étaient. Il les avait repérés sur la plage, d'autres dans les rues, d'autres encore dans les ombres, tous se déplaçant dans un silence absolu. Droit devant lui, il vit l'hôtel Copacabana : il était presque tiré d'affaire. Le soleil se couchait : il arrivait juste à temps. Un groom lui ouvrit la porte et, bien qu'il sache qu'il n'était plus suivi, il put sentir leurs yeux maléfiques scruter son âme même.

Lorsqu'il atteignit enfin sa chambre d'hôtel (bien décorée, à un des étages supérieurs), il ferma sa porte et traça des symboles sacrés à toutes les entrées imaginables. Bien que, par cette belle nuit d'automne, il eût volontiers ouvert la fenêtre pour laisser entrer les bruits et les odeurs de la mer, calmant ses nerfs à vif, il savait ne pas pouvoir courir ce risque. S'il avait Annunciata à ses côtés, tout irait mieux, mais il lui avait signifié son congé quelques mois plus tôt. Elle l'avait bien servi et avait mérité de prendre des vacances. Au moins, il pouvait se consoler en se disant qu'elle était en sécurité — du moins il l'espérait...

Il alla regarder dans son placard. Le paquet était toujours là. Bien. Il s'éclaircit la gorge, eut un soupir de soulagement et s'assit à la petite table pour jeter un œil au journal qu'il avait négligé de lire ce matin. Le gros titre proclamait qu'apparemment, le criminel connu sous le nom de Monsieur Zénith avait échappé une fois de plus à Sexton Blake et, comme par hasard, se cachait à Rio. Le Sâr ne put s'empêcher de sourire en secouant la tête ; c'était bien sa chance. Justement lorsqu'il s'y trouvait avec une pierre précieuse en sa possession.

Peu importe, pensa-t-il, je préfère encore ce bandit à ceux qui sont à mes trousses.

Au moins, l'article précisait que Blake l'y cherchait activement. C'était toujours ça. Soudain, il entendit une voix qui n'était pas la sienne — dans son esprit.

Au secours ! Je cherche à contacter celui qu'on appelle Sâr Dubnotal.

— Un puissant médium, marmonna le Sâr avant de répondre :

C'est moi. Qui êtes-vous, étranger ?

La voix ne dit qu'un mot :

Chandu.

Pérou, cordillère de Vilcanota

Rares étaient les hommes assez courageux pour traverser sans escorte les monts Willkanuta, mais Hareton Ironcastle n'était pas un homme ordinaire. Lorsqu'il avait reçu un télégramme de son vieux collègue le Sâr Dubnotal lui assurant que la situation était critique et lui demandant de venir, il n'avait pas hésité un seul instant. Il avait rassemblé des armes et des provisions, pris contact avec un pilote de ses connaissances à Rio, et s'était embarqué dans cette nouvelle aventure.

De toute évidence, celui qui se faisait appeler « Chandu » avait dit à Dubnotal tout ce qu'il y avait à savoir, et à son tour, le Sâr avait mandé Hareton Ironcastle. Les ravisseurs de Chandu avaient établi leur camp au bord du lac Siwinaqucha. Ils étaient armés, mais Ironcastle n'était pas venu les mains vides.

Il tenait son fusil à éléphants .577 axite express. A sa ceinture étaient passés deux revolvers, un pour lui et un pour celui qu'il comptait sauver, et un couteau de chasse. Par-dessus ses vêtements, il portait une des tenues à l'épreuve des flèches et des lances que son neveu Sydney Guthrie avait emportées durant leur expédition à Gondokoro. La couleur du long manteau blindé prolongé d'un masque l'aidait à se fondre dans la nuit. Oui, il était prêt à tout, s'assura-t-il en marchant sur le sol rocailleux du bord du lac.

Ironcastle s'arrêta pour se cacher derrière une butte et regarda prudemment par-dessus le rebord. Il distinguait les feux de ses ennemis, éclairant un camp de taille non négligeable composé de nombreuses tentes installées près du lac. Dans les ténèbres en bordure du camp, il vit une petite cage improvisée et une silhouette à l'intérieur. Certainement son homme. Néanmoins, il devait y avoir pas mal de monde dans ce camp ; certains se cachaient sous des robes noires, d'autres ressemblaient plutôt à des mercenaires. Certains Américains, d'autres Mexicains, plus bon nombre de nervis locaux munis d'armes primitives.

Entendant un bruit, Ironcastle s'empressa de se cacher derrière la butte. Un des hommes en robe noire, manifestement ivre, se dirigeait vers lui sur des jambes mal assurées. Heureusement, il s'arrêta à un mètre de l'explorateur sans le voir. Lorsque l'homme souleva sa robe pour se soulager, Ironcastle saisit l'occasion. Sautant par-dessus le rebord, il frappa l'inconnu avec la crosse de son fusil. Passant sa robe, il se dirigea vers le camp en feignant l'ivresse. Restant dans les ombres autant que possible, il s'approcha de la cage. A l'intérieur se trouvait un homme de moins de trente ans portant une tenue et un casque colonial digne d'un safari. Il arborait une moustache noire et son visage était marqué de plusieurs coupures. A la grande surprise d'Ironcastle, il le reconnut aussitôt !

— Capitaine Chandler, siffla-t-il, retirant son masque pour lui permettre de voir son visage.

Aussitôt, l'homme se leva et sourit, reconnaissant cet homme aux cheveux couleur de paille d'avoine, aux yeux glauques de pirate scandinave.

— Ironcastle. Je n'ai jamais été aussi content de vous voir.

Hareton posa un doigt sur sa bouche.

— Pas si fort. Bon, comment puis-je vous faire sortir de là ?

— Savez-vous crocheter une serrure ? demanda le prisonnier.

Ironcastle secoua la tête :

— Non. Je peux la casser, mais d'abord, je dois faire diversion.

Chandler fit craquer ses articulations :

— Pour ça, je crois pouvoir vous aider.

Le prisonnier posa l'index et l'annulaire de sa main droite sur sa tempe. Soudain, le camp fut en plein tumulte, des hommes en robes comme des mercenaires s'empressant pour rattraper une image de Chandler qui courait vers les montagnes. Ironcastle eut un haut le corps.

— Comment avez-vous... ?

Chandler riait comme un enfant ayant fait un mauvais coup.

— Juste un petit tour que j'ai appris en Inde. Vous pouvez casser le verrou. J'ai besoin de me concentrer.

Ironcastle cogna la serrure avec la crosse de son fusil. Elle céda après trois coups. Il leva son masque et regarda au loin. La reproduction de Chandler s'était dissipée. Les hommes revenaient vers le camp. Voyant que le vrai prisonnier venait de se libérer, ils se remirent à courir.

— Je crois qu'il vaut mieux aller se faire pendre ailleurs, dit Chandler. Mais avant de battre en retraite, il faut que je récupère quelque chose.

— Faites vite.

Ironcastle se débarrassa de sa robe et vérifia une fois de plus que son fusil était chargé et prêt à tirer. Chandler revint au pas de course, portant un petit sac de cuir.

— Bien, dit-il à son sauveteur, maintenant, filons d'ici !

Lorsque Chandler fut arrivé à sa hauteur, Ironcastle tira un de ses revolvers :

— Vous êtes toujours aussi bon tireur ?

— Espérons ne pas avoir à le découvrir, répondit Chandler en prenant l'arme.

Un coup de feu retentit. Les deux hommes partirent en courant comme des marathoniens aux jeux olympiques. Des balles frappèrent le sol sans les toucher, mais un peu trop près à leur goût. Lorsque quelqu'un s'approchait, Ironcastle l'abattait avec son fusil. Lorsqu'il rechargeait, Chandler prenait le relais avec son revolver. Dans la nuit, ils ne cessaient de trébucher sur des roches cachées sous les herbes, et l'air froid leur brûlait les poumons. Le bruit des prédateurs nocturnes fut couvert par les cris, les exclamations et les coups de feu de leurs poursuivants.

— Vous êtes sûr de savoir où vous allez ? demanda Chandler.

— Ne vous inquiétez pas, nous sommes dans la bonne direction.

Au moment où leurs jambes allaient déclarer forfait, Ironcastle repéra un feu de camp.

— Il est là !

— Qui ?

Ironcastle regarda son compagnon :

— Mon pilote ! répondit-il.

Lorsqu'ils furent à quelques dizaines de mètres du foyer, Ironcastle s'écria :

— Démarrez le moteur ! Il faut qu'on s'en aille, et vite !

Le pilote, qui fumait sa pipe en tentant de regarder les étoiles derrière les nuages, se leva pour filer vers son avion dont la silhouette se laissait deviner dans l'obscurité. Ils entendirent le rugissement du moteur.

Traversant le camp, Ironcastle ne prit pas la peine de ramasser son matériel. Les deux hommes grimperent dans l'appareil et ils s'envolèrent aussitôt, laissant derrière eux les cris de leurs ennemis furieux.

Un arrêt en Bolivie pour se ravitailler plus tard, ils reprenaient leur route. Une interminable journée plus tard, ils arrivaient en vue de Rio.

Après avoir touché terre dans un champ situé à quelques kilomètres de la ville, ils furent accueillis par Sâr Dubnotal qui les attendait dans une automobile. De temps en temps, celui-ci regardait par-dessus son épaule. Ironcastle avait retiré sa tenue de protection et portait désormais une veste de safari, des jodhpurs et un chapeau mou. Il remercia et paya le pilote, puis accompagna Chandler jusqu'au véhicule.

— Mon bon docteur, dit-il, se référant à l'appellation commune du Sâr, vous ne m'avez jamais dit que ce « Chandu » n'était autre que Frank Chandler.

— A vrai dire, je ne le connaissais pas encore sous ce nom, répondit le Sâr avec un sourire. Je ne l'ai rencontré qu'une fois, en Inde, il y a bien longtemps, lorsqu'il était encore étudiant ?

Ironcastle regarda Chandler :

— Nous avons combattu côte à côte durant la Grande Guerre. En ce temps-là, c'était *Capitaine* Chandler. Dites-moi, Frank, maintenant que nous sommes descendus de cet avion et que je peux vous entendre, comment se porte votre famille ?

— A merveille, merci, répondit cordialement Chandler. Et vous ? Qu'est-ce que ça fait d'être célèbre dans le monde entier et tout ça ?

Ironcastle éclata de rire :

— C'est peut-être un peu exagéré, mais merci, et je ne me sens pas différent d'avant.

Avant que les deux amis puissent invoquer leur passé commun, Sâr Dubnotal prit la parole :

— Désolé de devoir vous interrompre, messieurs, mais en fait, peu de temps avant votre arrivée, on a découvert deux explorateurs inconscients dans une caverne de la forêt de Tijuca. Vous voudrez bien m'y accompagner ?

Les hommes acquiescèrent et, une fois de plus, ils se remirent en route, sur le plancher des vaches cette fois. Chandler et Ironcastle se mirent mutuellement à jour des événements de ces dernières années. L'explorateur parla du mariage de sa nièce et du Gun Club de Baltimore ; Chandler de ses aventures en Orient, où il avait défait un dément du nom de Roxor, mais le Sâr garda le silence. Quelque chose le troublait, mais les deux hommes n'auraient su dire quoi.

— Dite-moi, Chandu, que s'est-il passé exactement ? Finit par demander le Sâr. Vous êtes bien loin de l'Orient. Comment avez-vous échoué au Pérou, dans les griffes de ces hommes ?

Chandler but à même sa cantine avant de répondre :

— J'ai trouvé un curieux objet dans un bazar de Turquie, répondit-il.

Il ouvrit alors sa sacoche et en tira un objet remarquable. C'était une orbe dorée, lisse mais gravée d'étranges hiéroglyphes.

— Le boutiquier m'a dit que s'il faut en croire la légende, il vient du continent perdu de Mu, et je suis venu mener l'enquête. Si ces mêmes légendes disent vrai, je trouverai certainement des preuves de son origine, puisqu'on dit qu'en son temps, le peuple de Mu a colonisé des régions entières d'Amérique latine. Malheureusement, je suis tombé sur des adorateurs de Tsathoggua. J'imagine qu'eux aussi voulaient mettre la main sur l'orbe. Heureusement qu'ils ne m'ont fouillé que sommairement. Si je n'avais pas eu ma boule de cristal pour vous contacter, Dieu sait ce qu'il serait advenu de moi. Avez-vous une idée de leurs raisons de vouloir s'emparer de l'orbe, docteur ?

Mais tout ce que répondit Sâr Dubnotal fut :

— Nous sommes arrivés.

Égypte, 1929

Le grand sphinx de Gizeh était le testament de l'art des bâtisseurs de l'Antiquité. Alors que le soleil couchant allongait les ombres des deux hommes qui se tenaient devant le passage secret menant à l'intérieur, le professeur William Channing Webb, un explorateur américain plutôt réputé, ne put retenir son enthousiasme. Au cours de sa longue existence, il avait déjà vécu des moments semblables, mais à chaque fois, il ressentait la même exaltation.

Même Francis Xavier Gordon, le guerrier errant aux nerfs d'acier connu dans ces régions sous le nom d'El Borak, « le rapide », était impressionné. Néanmoins, il ne se laissa pas distraire par la taille du monument alors qu'il se tenait aux côtés de son compagnon.

Gordon était un homme buriné, compact mais imposant. Un pistolero venu tout droit du Texas, il était vêtu d'un uniforme militaire kaki, mais sur sa tête, il portait une coiffe telle qu'on en voyait en Arabie. A son épaule était passé un fusil Lee-Enfield, et à sa ceinture étaient accrochés son six-coups et un cimeterre au pommeau orné d'une tête d'aigle. Lui aussi portait un sac rempli de fournitures basiques : corde, silex et bœuf séché.

Il servait de guide au professeur, un vieil homme en costume blanc coiffé d'un Panama. Franchement, il avait mal vieilli. Il avait peut-être été grand jadis, mais ses cheveux ébouriffés étaient blancs et ses sourcils se rejoignaient. Il arborait également un gros nez et une moustache blanche interminable.

Après être resté un long moment sans parler, Webb dit :

— Eh bien, je présume que nous sommes arrivés. Quelle belle œuvre d'art, car c'en est une, El Borak... Et de toute façon, nous devons quitter le monde du dessus pour entrer dans le territoire des morts.

Sans un mot, Gordon entra en premier. A leur arrivée, le mutisme de Webb l'avait étonné. Pourtant, en chemin, il n'avait pas arrêté de parler. Gordon était à moitié convaincu que le chef de la caravane allait l'abattre pour avoir enfin la paix.

— D'après vous, commença le professeur en le rattrapant, Houdini disait-il la vérité ?

— En parlant de momies revenant à la vie ? répondit Gordon. Bah, c'était sans doute la fatigue ou l'effet d'un opium de mauvaise qualité.

Il s'arrêta le temps d'allumer sa torche. Les deux hommes descendirent le grand escalier pour plonger dans la pénombre. D'étranges hiéroglyphes étaient peints sur le mur. Certains étaient conformes à ce qu'on était en droit d'attendre ; des représentations d'Anubis et d'Osiris ou de rois passant dans l'autre monde. D'autres par contre étaient telles que ni Gordon ni Webb n'en avaient jamais vues : des abominations couvertes de tentacules, des bêtes infernales et un pharaon noir.

— Je pense qu'il n'y a pas lieu de s'inquiéter à propos d'un quelconque dieu des morts, murmura Webb d'un ton affable.

— Un dieu des morts ? répéta Gordon.

— Oui. Houdini prétendait qu'il y en avait un là-dessous. Néanmoins, mes propres recherches m'ont permis de conclure qu'il était l'avatar d'un certain « chaos rampant » qui, d'après certains rapports, se trouve ailleurs, et...

— C'est bon, interrompit Gordon, vous pouvez me faire grâce des détails. Vous vouliez entreprendre cette expédition pour voir si Houdini disait la vérité lorsqu'il prétendait s'être retrouvé prisonnier des pharaons, non ? Eh bien, pour ma part, bien que je ne croie pas trop son récit, s'il s'avère être vrai, je suis plus que prêt à affronter la réalité.

Le professeur gloussa :

— Je présume que je le disais pour mon propre bénéfice plus que le vôtre. Je me monte la tête, non ? Je me souviens d'une fois, lorsque j'étais en...

— Chut ! fit Gordon.

Il leva la main et tendit l'oreille.

— Pardon, reprit-il, je croyais avoir entendu quelque chose.

Ils continuèrent leur chemin, mais Gordon resta troublé. Il n'avait jamais entendu des voix. Ses oreilles, comme ses mains, ne l'avaient jamais trahies. Mais il avança en tentant d'oublier cette idée.

Lorsqu'ils atteignirent le fond, ils trouvèrent une grande salle entourée de sarcophages. Étrangement, des torches étaient allumées. Même si El Borak ne croyait pas au surnaturel, les pilleurs de tombes, eux, étaient bien réels. Il se mit aussitôt sur le qui-vive. Webb, lui, remarqua une sphère de pierre noire gravée de symboles en une langue inconnue qui se dressait au centre de la salle.

Gordon la regarda un moment, puis continua d'examiner les murs, cherchant d'éventuels pièges, mais en vain. De plus, lorsqu'il scruta le sol, il vit des empreintes de pas, mais elles étaient à peine humaines. Peut-être des voleurs qui s'en étaient allés ? Mais pourquoi n'avaient-ils pas pris la pierre ?

Pendant que Gordon y réfléchissait, Webb alla se tenir au centre de la salle.

Soudain, Gordon entendit à nouveau un bruit. Cette fois, il vit quelque chose qui lui avait échappé. Un des sarcophages était ouvert. Puis, des ombres qui s'étendaient derrière Webb, sortit un cadavre titubant vaguement humain. Sa tête, par contre, était celle d'un crocodile, et sa bouche béante était prête à dévorer le professeur.

— Attention ! s'écria Gordon, levant déjà son fusil.

Trop tard : le professeur avait déjà frappé la bête, la tuant net ! Ce témoignage de force surprit Gordon, mais il est vrai qu'un aventurier se devait d'être en bonne santé. Et pourtant, Webb avait passé les quatre-vingt dix ans.

Gordon n'eut pas le temps de s'appesantir sur ce fait : les autres sarcophages s'ouvrirent et d'autres cadavres d'hybrides entre l'homme et l'animal en sortirent. Il leva son fusil pour les aligner l'un après l'autre. Mais rien ne pouvait les avoir préparé à ce qui s'ensuivit. Par un maléfice quelconque, les murs de l'escalier s'écroulèrent, leur bloquant le passage. Ils étaient pris au piège !

— Il y a une antichambre ! cria Webb en désignant une ouverture dans le mur nord.

— Il va falloir se battre ! répondit Gordon, sa voix s'élevant au-dessus du dialecte blasphématoire des momies.

Son fusil était vide, et le cercle des morts-vivants se refermait sur eux alors qu'il courait pour sauver Webb. Il écrasa le crâne d'une momie d'un coup de crosse avant de repasser le fusil à son épaule. Leur chemin était bloqué, mais on ne l'appelait pas « le rapide » pour rien. Il sortit son revolver et tira six fois en succession rapide, son arme devenant la faux de la mort. Six balles partirent, six momies mordirent la poussière.

Rengainant son revolver, il tira son cimetière et tailla en pièces d'autres créatures putrides. Fracassant un crâne par ci, sectionnant un bras par là. Surréaliste. Personne ne voudrait jamais avaler ça. Lui-même n'était pas sûr de *croire* ce qui se passait.

— Le chemin est aussi libre qu'il peut l'être. Dépêchons-nous

Webb obéit avec une économie de moyens remarquable pour un homme de son âge. Gordon le suivit. Tout au bout de l'antichambre vide, ils trouvèrent une porte de pierre. Ils coururent dans sa direction, abandonnant les bêtes mortes-vivantes.

Lorsqu'ils entrèrent dans la pièce sombre, ils cherchèrent aussitôt de quoi barricader la porte. Plusieurs statues représentant des créatures surnaturelles étaient posées contre les parois, l'une d'entre elles près de l'entrée. Les deux hommes la renversèrent, bloquant l'accès aux momies. Maintenant qu'ils pouvaient enfin reprendre leur souffle, ils cherchèrent une sortie.

Ce faisant, ils trouvèrent les restes d'une sorte de campement. Il était ancien, mais avait quelque chose de bizarre. Des carcasses de machines telles que ni l'un ni l'autre n'en avaient jamais vues jonchaient le sol. Plus étrange encore était ce sur quoi Gordon faillit marcher.

— Qu'est-ce que c'est que ça... marmonna-t-il.

On aurait dit la carapace d'un insecte quelconque, mais ce n'était pas tout. Il y avait de vieux ossements dessous. Ressemblant à... des ailes.

— Gordon, chuchota le professeur, venez, je veux le voir à la lumière.

Gordon obtempéra. Cette construction comportait également un piédestal, mais différent de celui de l'autre salle. Il était fait d'un métal que Gordon ne reconnut pas, avec d'épais filaments de cuivre s'étendant de chaque côté, chacun relié à une roche luisante. A son sommet, il y avait un renforcement visant à recevoir un objet rond.

Webb regarda la pierre noire qu'il tenait.

— Elle semble faite pour s'encastrer dans cette encoche.

Il la posa dans le socle. Il y eut alors une éruption de lumière qui les aveugla.